

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centims par an.

CADIEUX & DEROME, EDITEURS-PROPRIÉTAIRES. 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

NOUVEAUTÉ

PRÔNES LITURGIQUES

— OU —

EXPLICATION

A l'usage des fidèles, de tout ce qui se rapporte au culte et principalement au saint sacrifice de la Messe

— PAR —

M. L'ABBÉ GAUSSENS

1 vol. in-12..... 75 cts

GAULOIS ET GERMAINS

RECITS MILITAIRES

PAR

LE GÉNÉRAL AMBERT.

4 vol. in-8..... Prix : \$5.00

Paris, le 15 octobre 1883.

A Messieurs les directeurs de la
"GAZETTE DU DIMANCHE",

Lorsque vous avez fondé en 1881 la *Gazette du Dimanche*, une part considérable de la rédaction a été consacrée à des études biographiques. Votre publication devait faire connaître les célébrités du XIXe siècle, hommes d'Etat, savants, artistes et capitaines.

Les biographies n'étaient pas des éloges académiques, mais la peinture fidèle d'un caractère, le récit véritable des qualités personnelles, le souvenir reconnaissant des services rendus, et parfois aussi quelques critiques sans malveillance, car nous voulions un portrait ressemblant.

Par leur variété même, les biographies conduisaient le lecteur sur les routes diverses où l'homme se distingue et sert d'exemple aux contemporains ou aux descendants.

Le succès des études sur les hommes de guerre nous a prouvé que l'esprit militaire n'était pas éteint dans notre France si cruellement éprouvée. Depuis longtemps votre patriotisme vous faisait considérer cet esprit militaire comme l'espoir unique et suprême de la France vaincue.

Nous avons pensé, avec vous, qu'il ne fallait pas jeter sur nos armées écrasées par le nombre un voile trop épais. Les biographies militaires de la *Gazette du Dimanche* nous ont semblé de nature à

paraître dans un cadre plus vaste. Au lieu d'une figure seule, nous avons voulu montrer la foule. Le tableau a remplacé le portrait.

Celui-ci était toujours brillamment éclairé, celui-là renfermera des ombres, mais aussi des rayons lumineux.

On a beaucoup écrit sur la guerre de 1870-1871. Les œuvres techniques et les œuvres historiques ont préparé les documents pour les écrivains de l'avenir. En effet, la postérité seule prononcera le jugement définitif. Nous sommes comme ces spectateurs qui ne peuvent embrasser d'un regard l'ensemble d'un vaste monument, parce qu'ils sont trop près; mais la proximité même permet de saisir les détails qui s'effacent par la distance.

Une partie du public s'étonnera peut-être que, pour réveiller l'esprit militaire, on mette sous ses yeux les images sanglantes de nos défaites. Mais sous ces défaites n'entendons-nous pas les battements du cœur de la patrie? Tous tant que nous sommes, n'avons-nous pas, aux heures les plus terribles, éprouvé des émotions ignorées jusqu'alors? Lorsque la fortune nous souriait, l'idée de patrie n'aurait pas nos esprits. Tout était sujet de distractions passagères. Les arts brillaient d'un éclat véritable, les sciences atteignaient des bornes inconnues, le sol était riche de moissons, notre diplomatie dictait des lois au monde et nos armées ne remportaient que des victoires. C'était là, du moins, ce que voyait la foule superficielle.

Elle oubliait la patrie.

Le mot patrie se prononçait dans les solennités politiques, retentissait aux théâtres, colorait le vers du poète, mais la foule n'y attachait pas un sens précis, encore moins une pensée d'amour. C'est à la vue de nos champs dévastés, de nos soldats captifs, de nos drapeaux souillés, de nos provinces foulées aux pieds de l'ennemi, que l'on a senti se réveiller le sentiment de la patrie. Les plus humbles parmi les hommes de France ont éprouvé un tressaillement douloureux, mais qui ressemblait surtout au réveil d'un

malade. La patrie nous est apparue avec son cortège de berceaux et de tombes. La douce chaîne des souvenirs s'est renouée : nous avons revu notre vieille France de saint Louis, de François Ier, d'Henri IV et de Louis XIV. Devant nos yeux troublés, les siècles ont défilé, avec leurs progrès, leurs conquêtes, leurs bienfaits et leur gloire. Dans ce passé, la patrie française planait sur l'Europe. Ses armes étaient redoutées sans envie et sans haine, car au glaive du guerrier se joignait toujours la croix du chrétien. Les noms de Bossuet, de Fénelon se mêlaient aux noms de Turenne et de Vauban; nos pères liaient tour à tour Corneille et Molière, la Fontaine et Racine. L'air que l'on respirait en France était pur, et le titre de Français attirait le respect. Tous ces souvenirs confus étaient l'image de la patrie. Depuis trop longtemps, la prospérité matérielle, les joies insensées, la soif de l'or avaient effacé cette image.

Elle nous est apparue à la lueur sinistre des villages incendiés par l'ennemi. Depuis des siècles, le paysan sortait de sa chaumière pour partir en guerre. Il avait ainsi traversé les champs de bataille depuis Marignan jusqu'à Fontenoy. Souvent il revenait blessé, mais toujours fier, et trouvait sa vieille mère, l'attendant au foyer. Pour la première fois, le paysan ne vit pas l'enfant revenir le lendemain de la bataille. Il était prisonnier, sans armes et sans drapeau. Lorsque le pauvre soldat reprit enfin le chemin du village, les vêtements en lambeaux, le front pâle, la poitrine encore sanglante, il ne retrouvait plus ni chaumière, ni aïeule. L'ennemi était venu, semant la mort sur son passage.

Le patriotisme a donc reparu sur nos ruines. Toutes les gloires de Sébastopol, de Magenta ou de Solferino ne sauraient lutter, dans nos souvenirs, contre les capitulations de Metz et de Sedan.

Nous n'avons cependant pas songé un seul instant à écrire une histoire de la guerre de 1870-1871. Cette guerre ne ressemble nullement aux campagnes de Crimée et d'Italie, où notre armée combattait les armées étrangères.

En effet, ce ne sont pas nos soldats qui ont été vaincus en 1870, mais la nation française : pour un tel effondrement il fallait de puissantes causes, car un peuple ne s'évanouit pas ainsi en quelques jours.

Le devoir oblige à dévoiler ces causes, non pour flétrir le passé, mais pour préserver l'avenir.

Des *Récits militaires* nous ont semblé un moyen puissant de réveiller le patriotisme. Les familles s'unissent plus intimement dans l'infortune que dans la prospérité, il en est de même des nations. La Prusse doit sa puissance militaire, moins aux victoires de Frédéric II qu'à la défaite d'Iéna. Ne laissons pas perdre un tel exemple et relisons plus souvent le récit de nos capitulations que les bulletins glorieux d'Austerlitz ou de Wagram.

Tous, tant que nous sommes, en avons plus appris sur cette guerre de 1870, par les conversations familières que par les livres savants. Ceux-ci indiquent le

trouble des Etats-Majors, les erreurs stratégiques et les fautes tactiques, tandis qu'au foyer domestique et dans la causerie intime, l'homme occupe la première place. C'est le portrait du général, tombé aux premiers rangs, ou méconnu après la guerre; c'est le dévouement obscur d'un sergent ou d'un simple soldat; c'est l'incendie d'un village; l'assassinat d'un pauvre paysan par un soldat de l'Allemagne... Tout cela se dit dans le récit, sans trouver place dans l'histoire.

Et cependant, on peut enseigner l'histoire par le récit. Montrer le soldat sous son jour véritable, prononcer les noms de braves gens trop oubliés; enfin établir avec la foule une sorte de conversation franche et familière, n'est-ce pas venir en aide à l'historien, comme un simple tirailleur vient en aide à son armée?

Sans préjugés, sans haine et sans crainte, nous avons écrit ces *Récits* non dans l'intérêt de la science, mais par sentiment patriotique.

Le drame sanglant dont la France a été le théâtre est déjà loin de nous, si l'on mesure le temps par une vie d'homme. Cependant ce drame dure encore, lorsque nous nous plaçons au point de vue de l'histoire. Les principaux acteurs ont disparu de la scène, la mort a frappé la plupart d'entre eux, mais leurs passions et leurs erreurs ont survécu. Les soldats de la guerre ne sont plus sous les drapeaux, et de nouvelles générations, injustes pour le passé, jugent sévèrement les hommes et les choses de 1870.

De tant de souvenirs, les plus cruels se sont conservés, tandis que s'effaçaient de la mémoire ce qu'il y avait de noble, de grand et de pur dans les élan individuels. D'autre part, il se formait, on ne sait comment, des légendes capricieuses qui menaçaient de se perpétuer. Puis, venaient les erreurs de jugement sur les principes militaires, tels que se soustraire à la captivité, éviter les conséquences de la parole donnée, etc. Le récit ne pouvait passer ces choses sans les aborder hardiment et loyalement.

Le soldat de la dernière guerre est plus à plaindre qu'à blâmer. Il se croyait invincible. On le lui avait dit en Afrique, en Crimée, en Italie; on le lui avait répété dans les villes et dans les camps. Les orateurs, les poètes, les ministres proclamaient à l'envi la suprématie de la France sur toutes les nations de l'Europe. Le peuple fut trompé et le soldat se laissa enivrer par les louanges.

Le malheureux apportait sous les drapeaux tous les défauts, tous les vices, tout le scepticisme de la cité.

Il fut battu, non parce qu'il était mauvais soldat, mais citoyen sans patriotisme. Comment aurait-il conservé l'esprit militaire, en perdant la foi religieuse et le respect de la loi? Une société corrompue ne saurait avoir une armée disciplinée, calme et résignée.

Il faut donc le répéter; ce n'est pas l'armée qui a été vaincue à Froeschwiller, à Forbach, ce n'est pas l'armée qui a capitulé à Metz et à Sedan, mais bien la France.